

« Avant-Propos »
“Les psy en question”

Dans l'avancée à tâtons dans les obscurités psychologiques, ce qui a tout d'abord surgi, c'est la réalité, le poids de ces travers psychiques que les hommes de l'art résument sous l'appellation de psychopathie. D'où, entre autres, les barrières, les montagnes de résistances qui ont surgi de tous les horizons, aussi bien individuels que sociaux, voire économiques, pour limiter et étouffer cette psychologie qui avait l'impudence de mettre l'Homme, sa fragilité et ses structures rationnelles et encore plus ses structures irrationnelles, au centre et au premier plan de tout.

Certes, notre psychologie est encore partiellement au berceau. Elle est loin d'avoir fait son unité en elle-même. Les luttes d'écoles, les zizanies, les exclusives font rage autant, même plus qu'aux premiers jours. Le taire pudiquement ne servirait de rien, bien au contraire, puisque par voie de presse ou de bouche à oreille les échos de ces luttes intestines viennent conforter le public dans son scepticisme face à tant d'irresponsabilité, à tant d'étroitesse et d'obscurantisme.

Ce scepticisme est accru par le fait que notre discipline échappe aux méthodes habituelles et traditionnelles de l'enseignement. Cette “inenseignabilité” par les voies habituelles nécessite une formation par un contact direct et individuel entre maître et élève, le maître renonçant — autant que faire se peut ? — à tout savoir préalable et se contentant d'être un catalyseur-accoucheur de l'évolution psycho-affective et de la maturation du sujet.

Cela, bien sûr, a ouvert la porte, dans notre société marchande et de consommation, au mercantilisme, à la médiocrité triomphante dans un “no man's land” vierge de toute protection légale !

À côté d'un corps de praticiens, médecins et psychologues non médecins, sérieux, solides, admirables même souvent, sont apparus beaucoup d'esprits attirés, fascinés par ces latitudes et ces lassitudes de “l'âme”, mais insuffisamment préparés ou armés pour ces thérapies pleines de dangers et de chausse-trappes !

À l'évidence, il n'y a pas de praticiens parfaits, chacun ayant ses structures, ses lacunes, ses limites et ses imperfections ; mais trop souvent, il faut bien le constater, ce sont d'anciens analysés, plus ou moins mal guéris, qui se proclament, parfois de leur propre chef, et souvent très prématurément, praticiens dans ces nouvelles disciplines, meneurs de groupes et de publications en tous genres où ils ne peuvent finalement, bien sûr, derrière les vernis et les poudres aux yeux, que propager leurs propres déséquilibres, voire leurs propres délires !!

p. 9

Je souhaite à chaque lecteur de trouver dans la méditation de cet ouvrage son diapason personnel. Car, c'est en cela que notre psychologie aidera, dans la dérive actuelle, par un véritable ressourcement, à un renouveau de la civilisation et c'est en cela aussi qu'elle sera mère de liberté et de tout ce qui ne peut naître que d'elle : compréhension, responsabilité, positivité, harmonie, bonheur, amour. Ce livre fut le

cri de paix du jeune chercheur que je fus. Il reste un appel pathétique à la paix, peut-être la seule possible, celle qui naît de “l’Homme intérieur”.

D^r Roland Cahen (1914-1998) Paris, décembre 1986.

p. 12

On comprend facilement que la respiration, qui est un signe de la vie, serve à la désigner, au même titre que le mouvement ou la force créatrice de mouvement. Une autre conception primitive voit l’âme comme un feu ou une flamme, la chaleur étant aussi une caractéristique de la vie. Une autre représentation curieuse mais fréquente identifie l’âme et le nom. Le nom d’un individu serait son âme, d’où l’usage de “réincarner” dans les nouveau-nés l’âme des ancêtres en leur donnant les noms de ceux-ci. Cette conception revient à identifier la partie au tout, le “moi-naturel” conscient à l’âme qu’il exprime ; l’âme est aussi fréquemment confondue avec les “profondeurs obscures”, avec “l’ombre” de l’individu ; d’où l’offense mortelle qu’on fait à quelqu’un en mettant le pied sur son “l’ombre” ! C’est pourquoi midi (l’heure des esprits dans l’hémisphère sud) est l’heure dangereuse : l’amenuisement de l’ombre équivaut à une menace de la vie ! L’ombre exprime ce que les Grecs appelaient le *synopados*, ce quelque chose qui vous suit par-dérrière, ce sentiment insaisissable et vivace d’une présence : aussi a-t-on appelé “ombre” l’âme des disparus.

Ces allusions suffisent à montrer comment l’intuition originelle fit l’expérience de “l’âme”. Le psychique apparaît comme une source de vie, un *primum movens*, (un ailleurs primordial) comme une présence surnaturelle mais objective. C’est ce qui explique que le primitif sache converser avec son “âme” : elle a une voix en lui, n’étant pas absolument identique à lui-même et à sa conscience. Le psychique pour l’expérience originelle n’est pas comme pour nous la quintessence du subjectif et de l’arbitraire ; c’est quelque chose d’objectif, un jaillissement spontané qui porte en soi sa raison d’être.

p. 57

Chapitre II

À la Conquête de la Conscience

D’instinct tout Homme suppose que sa constitution psychique, pour personnelle qu’elle soit, n’en relève pas moins de « l’humaine condition », et que chacun dans l’ensemble *est pareil à autrui*, c’est-à-dire à lui-même ! L’homme attend cette similitude de sa femme, la femme de l’homme, les parents des enfants, les enfants des parents et ainsi de suite.

p. 69

Lorsque j’escompte tacitement que ce qui me plaît convient aussi à autrui, cette supposition constitue une survivance notable de la nuit originelle de la conscience, de cette époque où n’existait encore aucune différence perceptible entre le “moi-naturel” et le “toi-naturel” et où tous les êtres pensaient, sentaient et voulaient de même.

Survenait-il que le prochain ne fût pas “orienté” parallèlement ? Un trouble naissait. Rien chez les (personnes) “primitifs” n’excite plus la panique que l’extraordinaire, derrière lequel ils appréhendent aussitôt le danger hostile. Cette réaction originelle survit également en nous : que nous sommes facilement offensés si l’on ne partage pas notre conviction !

p. 72

Notre conscience contemporaine n’est qu’un petit enfant qui commence à peine à dire « Je (suis) ».

Reconnaître à quel degré inouï les âmes humaines sont différentes les unes des autres fut une des expériences les plus bouleversantes de ma vie. Si l’égalité collective n’était pas un fait originel, si elle n’était pas la source première et la mère de toutes les âmes individuelles, elle ne serait qu’une gigantesque illusion. Mais en dépit de toute notre conscience individuelle, elle ne s’en perpétue pas moins inébranlablement au sein de l’inconscient collectif, comparable à une mer sur laquelle la conscience du “moi-naturel” voguerait, semblable à un bateau. C’est pourquoi rien ou presque rien du monde psychique originel n’a disparu. Comme les flots séparent les continents de leurs immensités et les enserrent tels des îles, l’inconscience originelle assaille de toutes parts les consciences individuelles. Dans le cataclysme de la démence, la mer originelle s’élance en lames déchaînées à l’assaut de l’île à peine émergée et l’engloutit. Au cours des troubles nerveux, ce sont au moins des digues qui sont rompues et des champs fertiles dévastés par l’inondation. Les névrosés sont sans exception des habitants des côtes, les plus exposés aux dangers de la mer. Les soi-disant “normaux” habitent à l’intérieur des terres sur un sol sec et surélevé, au bord de lacs et de rivières paisibles ; nul raz de marée, si puissant soit-il, ne peut les atteindre, et la mer est si lointaine que l’on en arrive à nier son existence. L’identification avec le “moi-naturel” peut être si poussée que les liens qui unissent l’humanité se relâchent et que les hommes se dressent les uns contre les autres. Ceci n’a que trop tendance à se produire, les volontés individuelles n’étant jamais tout à fait identiques. Et pour l’égoïsme primaire, il est clairement établi que ce n’est jamais le “petit-moi” mais toujours autrui qui “doit” ! La conscience individuelle est entourée par les abîmes de l’inconscient comme par une mer menaçante. Elle n’est sûre et n’inspire confiance qu’en apparence ; en réalité, c’est une chose fragile, vacillante sur sa base. A l’occasion, il suffit simplement d’un puissant affect pour perturber de la façon la plus sensible l’état d’équilibre de la conscience.

p. 73-74

Du fait des ébranlements psychiques, des pans entiers de notre nature peuvent s’effondrer dans l’inconscient et disparaître de la surface de la conscience pour des années, des dizaines d’années (voir plus !?). Il peut en résulter des transformations durables du caractère ; c’est pourquoi l’on dit avec raison : depuis tel ou tel événement « il est devenu un autre Homme ». De pareilles mésaventures ne sont pas le fait seulement de sujets chargés d’une lourde hérédité ou de nerveux, mais aussi de

gens réputés “normaux”. Les perturbations suscitées par les affects sont appelées en langage technique des “phénomènes de dissociation”. Au cours des conflits psychiques apparaissent des failles de cette nature, qui menacent de ruiner la structure ébranlée de la conscience.

L’habitant de l’intérieur, du monde “normal”, qui se flattait d’oublier la mer, ne vit pas non plus sur un sol sûr, mais sur une glèbe friable où à tout moment, par quelque crevasse continentale, la mer peut se précipiter en bouillonnant.

p. 74

...phénomènes de dissociation ou états schizoïdes. Ces phénomènes ne sont pas des symptômes absolument maladifs et on les rencontre aussi sous les latitudes du “normal”. Ce sont alors des transformations du sentiment général des choses, des sautes irrationnelles de l’humeur, les affects imprévisibles, des aversions soudaines, des lassitudes psychiques, etc. On peut même observer des phénomènes schizoïdes analogues à la possession du primaire chez l’Homme réputé “normal”. Car lui non plus n’est pas invulnérable au démon de la passion, ni à l’abri de la possession, ne serait-ce que par le truchement d’un coup de foudre, d’un vice, d’une conviction exacerbée, bref de tout un faisceau de possibilités qui ouvrent un abîme profond entre lui et autrui, suscitant un douloureux déchirement de son âme.

La scission de “l’âme” est pour le primaire, comme pour nous tous, incongrue et malade. Nous la nommons conflit, nervosité, démence.

p. 74-75

Till Eulenspiegel qui riait aux éclats quand la route montait et pleurnichait quand elle descendait, contrairement au prétendu bon sens. Mais on sait que sous son bonnet de fou (ou “fol”) se cachait un sage qui, à la montée, se réjouissait de la descente à venir ! Sagesse et “folie” voisinent d’ailleurs en une fort scabreuse amitié !

Il nous faut acheminer notre “malade” vers cette région où naît en lui l’unité, le lien avec l’universel, où se produit cette naissance créatrice qui « entre-déchire la mère » et qui est, au sens le plus profond, la cause de toutes les dissociations de la surface. Une culture ne se dissocie pas, elle accouche.

p. 78

Méphistophélès : « Il ne reste alors qu’à en passer par la sorcière. »¹

...défigurant ainsi, selon la manière satanique qui lui est propre, le vieux et « sacrosaint secret de polichinelle » que le rêve est une vision intérieure. Le rêve est une porte étroite, dissimulée dans ce que “l’âme” a de plus obscur et de plus intime ; elle s’ouvre sur cette nuit originelle cosmique qui préformait “l’âme” bien avant l’existence de la conscience du “moi-naturel” et qui la perpétuera bien au-delà de ce qu’une conscience individuelle aura jamais atteint. Car toute conscience du “moi-naturel” est éparse ; elle distingue des faits isolés en procédant par séparation, extraction et différenciation, seul est perçu ce qui peut entrer en rapports avec le “petit-moi”. La conscience du “petit-moi”, même quand elle effleure les nébuleuses

les plus lointaines, n'est faite que d'enclaves bien délimitées. Toute conscience spécifie. Par le rêve, en revanche, nous pénétrons dans l'être humain plus profond, plus général, plus vrai, plus durable, qui plonge encore dans le clair-obscur de la nuit originelle où il était un tout et où le Tout était en lui, au sein de la nature indifférenciée et impersonnalisée. C'est de ces profondeurs, où l'universel s'unifie, que jaillit le rêve,...

[1] citation du Faust, d'Henri Lichtenberger traducteur.

p. 80

Il est vrai que personne ne peut être persuadé, sans en avoir fait l'expérience, de l'existence dans l'Homme d'une activité psychique indépendante s'exerçant en marge de la conscience ; cette conviction est d'autant plus difficile à obtenir qu'il s'agit d'une activité ayant lieu non seulement en "moi" mais chez chacun de nous. Cependant, si l'on compare la psychologie de l'art moderne avec les conclusions de la science psychologique et celles-ci, à leur tour, avec la mythologie et la philosophie des différents peuples, on réunit des preuves irréfutables de l'existence de ce facteur inconscient collectif. Mon malade, toutefois, si accoutumé à voir dans son "âme" l'arbitraire que l'on manie à discrétion, me dira ne s'être encore jamais aperçu que ses manifestations psychiques témoignent de la moindre objectivité. Elles portent au contraire, selon lui, la subjectivité à son comble. Je lui répondrai : « Vous pouvez alors faire immédiatement disparaître à volonté vos angoisses et vos obsessions. Que les mauvaises humeurs dont vous fourmillez disparaissent sur-le-champ ! Il doit vous suffire de prononcer le mot magique. »

Naturellement, dans sa naïveté d'Homme moderne, il n'a pas remarqué qu'il est bel et bien possédé par ses états maladifs autant que pouvait l'être un possédé au plus profond du moyen âge. La différence est négligeable ; on parlait alors du "diable", on dit aujourd'hui névrose ; mais la chose est la même ; c'est toujours cette expérience vieille comme Adam et Eve : une donnée psychique objective, étrangère, insurmontable, a pénétré, tel un bloc inébranlable, au sein de notre domination arbitraire. Il nous arrive la même mésaventure qu'au Proktofantasmiste¹ dans le Faust

[1] Personnage symbolique ridiculisant, dans la « Nuit de Walpurgis », le vieil ennemi de Goethe et de Schiller, Nicolaï, philosophe d'un plat rationalisme de l'ère des lumières.

p. 82

Les guerres, les dynasties, les bouleversements sociaux, les conquêtes et les religions ne sont que les symptômes les plus superficiels d'une attitude spirituelle fondamentale et secrète de l'individu, attitude dont il n'a lui-même pas conscience et qui par suite échappe à l'historien ; ce sont peut-être les créateurs de religions qui sont à cet égard les plus révélateurs. Les grands événements de l'histoire du monde

sont, au fond, d'une insignifiance profonde. Seule est essentielle, en dernière analyse, la vie subjective de l'individu. C'est celle-ci seulement qui fait l'histoire ; c'est en elle que se jouent d'abord toutes les grandes transformations ; l'histoire entière et l'avenir du monde résultent en définitive de la somme colossale de ces sources cachées et individuelles. Nous sommes, dans ce que notre vie a de plus privé et de plus subjectif, non seulement les victimes, mais aussi les artisans de notre temps. Notre temps — c'est nous !

p. 85

En fait, les rêves sont des produits de "l'âme" inconsciente ; ils sont spontanés, sans parti pris, soustraits à l'arbitraire de la conscience. Ils sont pure nature et, par suite, d'une vérité naturelle et sans fard ; c'est pourquoi ils jouissent d'un privilège sans égal pour nous restituer une attitude conforme à la nature fondamentale de l'Homme, si notre conscience s'est éloignée de ses assises et embourbée dans quelque ornière ou quelque impossibilité. Méditer ses rêves, c'est faire un retour sur soi-même. Au cours de ces réflexions, la conscience du moi ne médite pas sur elle seule ; elle s'arrête aux données objectives du rêve comme à une communication ou à un message provenant de "l'âme" inconsciente et unique de l'Humanité. On médite sur le soi¹ et non sur le moi, sur ce soi étranger qui nous est essentiel, qui constitue notre socle et qui, dans le passé, a engendré le moi ; il nous est devenu étranger, car nous nous le sommes aliéné en suivant les errements de notre conscience.

Si l'on admet, en toute généralité, l'idée que les songes ne sont pas des inventions de notre bon plaisir mais un produit naturel de l'activité inconsciente de "l'âme", les rêves réels n'en décourageront pas moins le désir d'y voir un message de je ne sais quelle portée. L'interprétation des songes est une des disciplines de la sorcellerie et fait à ce titre partie des arts maudits poursuivis par l'Église. Quoique nous, hommes du XX^e siècle, ayons à cet égard une plus grande liberté d'esprit, l'idée d'interpréter les rêves n'en reste pas moins tellement entachée du préjugé historique que nous avons quelque difficulté à nous familiariser avec elle. Existe-t-il d'ailleurs — faudrait-il nous demander — une méthode d'interprétation à laquelle on puisse se fier ? Peut-on s'abandonner aux premières spéculations venues ? Je partage sans réserves ces scrupules et je suis même convaincu qu'il n'existe aucune méthode d'interprétation absolument éprouvée !

[1] Notion employée par Jung et désignant ici la totalité de la personnalité dont le moi et la conscience ne sont que des parties constitutives.

p. 85-86

Il faut se garder, au cours du travail d'interprétation, d'un fatras de préjugés et de superstitions ; tout d'abord de l'idée que les personnes présentées par le rêve n'incarnent rien d'autre que ces mêmes personnes de la vie réelle. Car il ne faut jamais oublier que l'on rêve en première ligne et à peu près exclusivement de soi et à travers soi-même. (Il y a pour les exceptions certaines règles précises que je ne veux

pas citer ici.) Si nous acceptons cette vérité, nous rencontrons rapidement des problèmes d'un haut intérêt. Je me rappelle deux cas particulièrement instructifs : dans le premier, le sujet rêvait d'un vagabond ivre, couché dans la rigole d'une rue ; dans l'autre, d'une prostituée ivre qui se roulait dans un caniveau. Le premier cas était celui d'un théologien ; le deuxième celui d'une dame distinguée de la société, tous deux révoltés et offensés par cette idée que l'on rêve de soi et par soi-même, et nullement désireux de se l'avouer. Je conseillai à tous deux avec bienveillance de s'accorder une petite heure de méditation et de chercher avec application et recueillement où et comment ils ne valaient guère mieux que ce frère ivre dans la rigole et que cette sœur prostituée dans le caniveau. C'est souvent par un coup de canon pareil que débute le processus subtil de la connaissance de soi. « L'autre » dont nous rêvons n'est ni notre ami, ni notre voisin ; c'est l'autre en nous, dont nous disons avec prédilection : « O "Dieu", je te rends grâce de ne m'avoir point fait comme celui-là ! » Certes, le rêve, ce rejeton de la nature, ignore les intentions moralisatrices, mais il exprime ici la vieille loi bien connue selon laquelle les arbres ne poussent pas dans le ciel, mais cachent dans le sol leurs puissantes racines.

p. 88

...nous rêvons toujours de nous-mêmes et à travers le prisme de notre individualité une et unique. Bien que nous soyons des êtres individuels, notre individualité n'en est pas moins enchâssée dans l'humaine condition. Un rêve à signification collective sera donc en première ligne valable pour le rêveur, mais il exprimera, en même temps, que le *problématisme* momentané de celui-ci est aussi partagé par beaucoup de ses contemporains. Pareilles constatations sont souvent d'une grande portée pratique, car nombreux sont les êtres qui dans leur vie intime se sentent isolés du reste de l'humanité, prisonniers du mirage que les dilemmes dont ils sont travaillés les affectent seuls parmi les Hommes. Ou bien il s'agit de sujets exagérément modestes qui, « dans le sentiment aigu de leur néant », ont maintenu leur activité sociale au-dessous de son niveau possible. D'ailleurs, tout problème particulier est en rapport, de quelque façon, avec les problèmes de l'époque, ce qui explique que, pour ainsi dire, toute difficulté subjective puisse être considérée en fonction de la situation générale de l'humanité. En pratique cependant, cela n'est admissible que si le rêve utilise vraiment une symbolique mythologique, c'est-à-dire collective.

p. 89

Quiconque ne se connaît pas soi-même ne peut prétendre connaître autrui. Et en chacun de nous sommeille un étranger au visage inconnu. Il nous entretient par le truchement du rêve et nous fait savoir combien la vision qu'il a de nous est différente de celle dans laquelle nous nous complaisons. C'est pourquoi, lorsque nous nous débattons dans une situation aux difficultés insolubles, c'est "l'autre", "l'étranger" en nous, qui peut, à l'occasion, nous dessiller les yeux et répandre les seules clartés susceptibles de transformer de fond en comble notre attitude, cette attitude qui nous a mené au cœur de la situation inextricable et y a fait faillite.

Plus je me suis, au cours des ans, attaché à ces problèmes, plus s'est affermie en moi l'impression que notre éducation moderne est d'une maladive unilatéralité. Certes, il est judicieux d'ouvrir les yeux et les oreilles de la jeunesse aux perspectives du vaste monde, mais c'est folie que de croire avoir ainsi préparé suffisamment les êtres jeunes à la vie ! Cette éducation permet tout juste à l'être jeune une adaptation extérieure aux réalités du monde ; mais personne ne songe à une adaptation au soi¹, aux puissances de l'âme dont l'omnipotence dépasse de très loin tout ce que le monde extérieur peut receler de grandes puissances. Il existe encore, il est vrai, un système d'éducation ; il provient en partie de l'antiquité et en partie du début du moyen âge. Il se nomme "Église chrétienne". Cependant on ne peut nier que le christianisme — au cours des deux derniers siècles, de même que le confucianisme et le bouddhisme — n'ai perdu une grande part de son efficacité éducative !

[1] Dans l'acception ici de personnalité totale. Voir plus loin, page 330. (NdT)
p. 90

La masse, comme telle, est toujours anonyme et irresponsable. De soi-disant chefs sont les symptômes inévitables de tout mouvement de masse. Les "vrais chefs" de l'humanité, cependant, sont toujours ceux qui, méditant sur eux-mêmes, soulagent au moins le poids de la masse de leur propre poids, en demeurant consciemment éloignés de l'inertie naturelle et aveugle, inhérente à toute masse en mouvement.

Mais qui donc est capable de résister à cette puissance attractive écrasante, dans le flot de laquelle chacun se cramponne à son voisin, tous s'entraînant les uns les autres ? Seul peut résister celui qui ne se cantonne pas dans l'extérieur, mais qui prend appui dans son monde intérieur et y possède un havre sûr.

Étroite et cachée est la porte qui s'ouvre sur l'intérieur ; innombrables les préjugés, les partis pris, les opinions, les craintes qui en interdisent l'accès.

p. 91

Si j'ai parlé plus haut principalement du rêve, c'est que je voulais citer simplement l'un des points de départ, le plus proche et le plus connu, de l'expérience intérieure. Outre le rêve, il y en a bien d'autres dont je ne puis palier ici. Car l'exploration des profondeurs de "l'âme" met en lumière bien des choses, qu'à la surface on ose à peine imaginer. Rien d'étonnant à ce que, à l'occasion, on y découvre la plus puissante et la plus spontanée de toutes les activités spirituelles, à savoir « *l'activité religieuse de l'esprit* ». Car elle est dans l'Homme moderne encore bien plus profondément enfouie que la sexualité ou l'adaptation sociale. C'est ainsi que je connais des personnes pour lesquelles la rencontre intérieure avec la "puissance étrangère" en elles représente une expérience à laquelle elles attribuent le nom de « Dieu ». « Dieu » lui aussi, pris dans ce sens, est une théorie, une conception, une image que crée l'esprit humain, dans son insuffisance, pour exprimer l'expérience intime de quelque chose d'impensable et d'indicible. L'expérience vivante est la seule réalité, le seul élément indiscutable. Les images, elles, peuvent être souillées et

déchirées. Les noms et les mots sont de bien pauvres vêtements pour nos expériences, mais ils en font au moins pressentir la nature. Qu'aujourd'hui on appelle le "diable" névrose indique que cette expérience démoniaque est ressentie comme maladie, trait caractéristique de notre époque ; qu'on l'appelle refoulement de la sexualité ou instinct de puissance, cela montre que ces pulsions fondamentales s'en trouvent sérieusement perturbées. Qu'on appelle ses expériences intimes « Dieu », c'est qu'on tient à souligner la signification universelle et la profondeur infinie dont on a ressenti l'écho en soi.

p. 92

Que l'on désigne l'arrière-plan de "l'âme" du nom que l'on voudra, il n'en reste pas moins que l'existence et la nature même de la conscience sont de façon inouïe sous son emprise, et dans une mesure d'autant plus grande que cela se passe davantage à notre insu. Le profane, il est vrai, peut difficilement discerner combien il est influencé dans tous ses penchants, ses humeurs, ses décisions par les données obscures de son "âme", puissances dangereuses ou salutaires qui forgent son destin. Notre conscience intellectuelle est comme un acteur qui aurait oublié qu'il joue un rôle. Quand la représentation s'achève celui-ci doit pouvoir se rappeler sa réalité subjective, car il ne saurait continuer à vivre le personnage de Jules César ou d'Othello; il doit revenir à son propre naturel, chassé par un artifice momentané de la conscience. Il doit savoir de nouveau qu'il n'était qu'un personnage sur une scène, qu'une pièce de Shakespeare a été représentée, qu'il existe "un régisseur" et "un directeur" de théâtre dont les avis, avant et après la représentation, font la pluie et le beau temps !!

p. 93

...même lorsque les souvenirs d'enfance remontent à un très jeune âge, les longues tranches d'existence vécue qui s'intercalent entre eux ont sombré corps et biens. La conscience enfantine, considérée avec le recul du temps, ressemble à un archipel d'images isolées émergeant des flots.

Il y a encore chez l'Homme des symptômes névrotiques qui indiquent la présence de contenus inconscients, que le sujet ne peut ni préciser, ni définir.

Il est aussi des états dont on est la proie, des sentiments, des humeurs d'une tonalité bien déterminée mais difficiles à décrire, car ils plongent leurs racines dans des sphères qui sont hors de portée pour la conscience. Il existe, en outre, dans l'inconscient des événements totalement inaccessibles à un moment donné, pour la bonne raison qu'ils n'ont jamais encore été conscients : les idées créatrices, par exemple, qui jaillissent dans notre esprit de façon inattendue et qui, au préalable, n'étaient encore adjointes en aucune façon à notre conscient ; nous étions dépourvus de relations avec elles, et c'est pourquoi elles sommeillaient enfermées dans la gangue de l'inconscient, comme leurs sœurs continuent de le faire. Citons aussi des perceptions plus subtiles encore, les pressentiments et les intuitions...

p. 102

Se dans ses relations avec le monde extérieur signifie se reconnaître soi-même dans “son ambiance”. Qu’est-ce que ce « soi-même » ? C’est tout d’abord le centre de la conscience, le “moi-naturel”. Lorsqu’un objet n’est pas susceptible d’être associé au “moi-naturel”, lorsqu’il n’existe pas de pont reliant l’objet au “moi-naturel”, l’objet est inconscient, c’est-à-dire qu’il en est de lui comme s’il n’existait pas. Par suite, on peut définir la conscience comme une relation psychique à un fait central appelé le “moi-naturel”. Qu’est-ce que le “moi-naturel” ?* Le “moi-naturel” est une grandeur infiniment complexe, quelque chose comme une condensation et un amoncellement de données et de sensations ; il y figure en première ligne la perception de la position qu’occupe le corps dans l’espace (proprioception)**, celles de froid, de chaleur, de faim, etc., puis la perception d’états affectifs (suis-je excité ou calme, telle chose m’est-elle agréable ou désagréable ? Etc.) ; le “moi-naturel” comporte en outre une masse énorme de souvenirs : si je m’éveillais demain matin sans le moindre souvenir, je ne saurais pas qui je suis***. Il me faut disposer d’un trésor, d’un fonds de souvenirs qui sont comme des rapports ou des notes renseignant sur ce qui fut. Il ne saurait y avoir de conscience sans tout cela. Cependant l’élément essentiel paraît être l’état affectif : c’est lorsque nous sommes en proie à un affect que nous prenons conscience de nous-mêmes avec le plus d’acuité, que nous nous percevons nous-mêmes avec le plus d’intensité. C’est pourquoi il n’est pas improbable de penser que la conscience originelle a vu le jour au cours d’un affect ; un choc...

* ...définition de “l’ego” par le Maître Rinzaï-Zen, Seki Yūhō Rōshi, (1900-1982) : « c’est un sac de réactions mentales, affectives et physiques... » à la 25e minute dans :

« Sur les Routes Spirituelles » “Une seule Sagesse” (1),
Jacques Castermane « Les Films de la Table 10 » © 2023

https://www.youtube.com/watch?v=MVys_GZseu8

** Proprioception :

Perception qu’a l’homme de son propre corps, par les sensations kinesthésiques et posturales en relation avec la situation du corps par rapport à l’intensité de l’attraction terrestre.

(Kinesthésie : Sens du mouvement ; forme de sensibilité qui, indépendamment de la vue et du toucher, renseigne d’une manière spécifique sur la position et les déplacements des différentes parties du corps.)

voir éventuellement à ce sujet : <https://versautrechose.fr/blog3/?p=531>

*** à voir à ce sujet : « Recherche sur la mémoire » en neuro-physiologie d’Eric Kandel ; documentaire scientifique – © 2010) Film de Pétra Seeger

et éventuellement : <https://versautrechose.fr/blog3/?p=69>

p. 105

Nombreux sont les êtres qui ne sont que partiellement conscients ; jusque parmi les Européens fort civilisés se rencontrent un, nombre important de sujets anormalement

inconscients, pour lesquels une grande partie de la vie s'écoule de façon inconsciente. Ils savent ce qu'il advient d'eux, mais ils ne se représentent qu'imparfaitement ce qu'ils font et ce qu'ils disent. Ils sont incapables de rendre compte de la portée de leurs actions ; qu'est-ce qui, en définitive, les rend conscients ? Que survienne un fait inattendu, qu'ils heurtent quelque coutume, quelque habitude solidement établies, que cette collision entraîne de fatales conséquences, et la lumière se fait en leur esprit ; elle éclaire les motifs de leur action, ils sursautent et deviennent conscients. Beaucoup de sujets ne le deviennent que de la sorte, le "moi-naturel" n'étant intensément conscient qu'au cours de moments affectifs de cette nature.

p. 105

Une fois que nous avons constaté la présence d'un objet dans notre voisinage et que nous avons appris que cet objet est ceci ou cela, nos renseignements se limitent encore à l'impression ressentie dans le moment présent. Or cette donnée actuelle, instantanée, a un passé et un avenir. Elle a été et deviendra. Elle représente donc à cet instant une phase d'un processus de métamorphose ; car, à la longue, rien n'est, tout se transforme. Par suite, la chose dont nous avons constaté l'existence actuelle renferme des traits dénotant le passé et faisant pressentir l'avenir. Ces traits, cependant, ne sont pas incorporés à la forme actuelle ; ils lui prêtent seulement une atmosphère qui flotte et l'entoure. Certes, les sens, là encore, peuvent nous être de quelque utilité ; la pensée elle aussi peut se livrer à quelques constatations ; mais, en outre, il y a le domaine des suppositions, des pressentiments, des « impressions vagues », comme nous les nommons. Nous avons un certain flair pour l'origine des choses et nous pressentons leur évolution, leur devenir futur : c'est là la sphère de l'intuition.

p. 107

Après avoir constaté les choses dans leur objectivité, nous ne devons pas perdre de vue qu'elles ne sont pas seules dans l'univers ; nous y sommes également inclus. De la chose à moi ou de moi à la chose existent des rapports, des liens ; d'une façon ou d'une autre je me trouve affecté par tout objet, qui est agréable ou désagréable, attachant ou repoussant, que je désire ou que je hais : c'est ici la sphère du sentiment. Le sentiment me dicte la valeur qu'a un objet pour "moi". C'est une fonction rationnelle, qui formule un jugement précis, alors que l'intuition, perception spontanée de possibilités vagues, est une fonction irrationnelle¹.

Munis de ces quatre fonctions d'orientation qui nous disent si une chose existe, ce qu'elle est, d'où elle vient et où elle va, et enfin ce qu'elle représente pour nous, nous sommes orientés dans notre espace psychique. Ainsi se trouvent aussi précisées les nécessités de notre orientation². Nous pouvons, en général, utiliser ces quatre fonctions à notre gré ; je veux regarder, remarquer, entendre (sensation) ; je veux savoir ce qu'est telle chose (pensée), quelle valeur elle a pour "moi" (sentiment), etc. Mais nous savons aussi par expérience que ces mêmes fonctions sont susceptibles de s'exercer automatiquement, une sensation, par exemple, faisant irruption dans notre

passivité en dehors de tout désir de notre part ou même s'imposant à nous à notre corps défendant. Si dehors un coup de canon retentit, rien ne m'avait préparé à l'entendre et pourtant la détonation m'assourdit ; je la perçois involontairement³.

[1] Les fonctions rationnelles et les fonctions irrationnelles s'excluent mutuellement en partie dans leur exercice simultané. Porter des jugements, ceux de la pensée ou du sentiment, c'est se fermer à la perception des données du réel (sensation) ou à la perception de celles du devenir (intuition). Et inversement, mais aussi elles s'enrichissent réciproquement. (NdT)

[2] Pourquoi s'agit-il précisément de quatre fonctions et pas de trois ou de cinq, par exemple ? Il y a là un fait d'expérience : tant au point de vue de notre orientation dans l'espace, où nous avons recours aux quatre points cardinaux, qu'au point de vue psychologique, où nous utilisons nos quatre fonctions, les hommes utilisent toujours ce même nombre de quatre critères. Il représente le minimum auquel nous nous sommes structurellement adaptés. (NdT)

[3] « Nos sens sont spontanément ouverts sur le monde extérieur. » (Baudin, ouvrage cité.) (NdT)

p. 108-09

Soulignons d'ailleurs qu'il n'est pas possible de rendre simultanément toutes les fonctions conscientes à un haut degré, de les différencier toutes de front. Nous donnons, en général, la préférence à l'une des fonctions ; probablement parce que nos aptitudes, notre différenciation cérébrale ou l'énergie dont nous disposons ne suffisent pas à pourvoir également aux quatre fonctions à la fois. Il en résulte des différenciations singulières et spécifiques de la psyché humaine.

L'énergie propre, inhérente à l'une des fonctions en exercice, peut être décuplée par ce que nous appelons l'attention et la volonté. L'attention ne constitue qu'un aspect de la volonté. Nous pouvons accroître l'énergie spécifique d'une fonction par un acte de volonté, qui nous permet de la diriger, de la rendre exclusive, en éduquant certains de ses registres aux dépens de certains autres. Ainsi nous nous concentrons au concert et sommes seulement tout oreilles. Le "moi" est doté d'un pouvoir, d'une force créatrice, conquête tardive de l'humanité, que nous appelons volonté. A l'échelon primitif* la volonté n'existe pas encore ; le petit "moi-naturel" n'est fait que d'instincts, d'impulsions et de réactions ; de la volonté on ne décèle pas encore la moindre trace. Chez les animaux aussi, on trouve une foule d'instincts, mais une quantité minime de volonté.

* (Nous utilisons — soulignons-le — l'idée de « primitif » au sens "d'originel", sans faire allusion au moindre jugement de valeur. Voir page 196)

p. 110

Les indigènes, avant de se mettre en chasse, exécutent des danses, miment la chasse qu'ils vont entreprendre : ils accomplissent l'indispensable « rite d'entrée » pour créer

en eux l'humeur, l'état d'âme, l'émotion nécessaires à l'action à effectuer, pour concentrer l'énergie diffuse, leur intérêt sur l'action à accomplir, c'est-à-dire pour éveiller la volonté ; le retour de la chasse donne, à son tour, lieu à des cérémonies compliquées et analogues, qui poursuivent le but inverse du rétablissement de l'humeur pacifique et quotidienne.

p. 112

On assiste à un spectacle aussi singulier et révélateur lorsque les guerriers ont combattu et lorsque l'un d'eux a fait une victime — ce qui est d'ailleurs très rare, les luttes étant là-bas en général peu sanglantes. Le meurtrier rentre en vainqueur, en guerrier valeureux. De quelle façon va-t-on l'honorer ? Ses congénères s'emparent de sa personne, l'emprisonnent et le mettent durant deux mois à un régime végétarien, afin qu'il perde l'habitude de faire couler le sang ! Le moi est chez nous doté d'une énergie disponible, grâce à laquelle nous pouvons influencer le cours naturel des événements.

p. 112

Nous pouvons, nous l'avons déjà dit, vouloir regarder, penser, prévoir ; nous pouvons même vouloir éprouver tel ou tel sentiment. La volonté est une grande "magicienne" qui, en outre, ajoute à ses charmes le paradoxe de se sentir et de se prétendre "libre". Nous éprouvons le sentiment de liberté, lors même que l'on peut prouver l'existence de causes précises qui devaient, de toute nécessité, entraîner telle ou telle conséquence, que nous avons précisément réalisée ; en dépit de quoi, le sentiment de liberté est pourtant vivace en nous ! Nous savons d'ailleurs qu'il n'existe rien qui n'ait sa cause, ce qui nous contraint à penser que la volonté, elle aussi, doit relever de quelques déterminantes ! Alors ? Si la volonté est marquée par cette liberté souveraine qui est son fait, c'est qu'elle est une parcelle de cette obscure force créatrice qui gît en nous, qui nous façonne, qui édifie notre être, qui régit notre corps, qui maintient ou détruit sa structure et qui crée des vies nouvelles. Cette énergie affleure, en quelque sorte, au sein de la volonté, jusque dans la sphère de la conscience humaine, apportant avec elle ce sentiment absolu et souverain "d'impérissable liberté", qui ne se laisse entamer ou restreindre par aucune philosophie ! Nous pouvons invoquer tous les systèmes philosophiques que nous voulons, le sentiment de liberté reste présent au cœur de l'Homme, indestructible, se riant des systèmes, constituant une donnée singulière peut-être, mais originelle de la nature.

p. 113

Nous pensons toujours en avoir fini avec ces découvertes en nous et continuons cependant à découvrir que nous sommes encore ceci ou cela, faisant même parfois des constatations renversantes. Cela montre bien qu'il y a toujours une partie de notre personnalité qui est inconsciente, qui est en voie de formation ; *nous sommes éternellement inachevés, nous croissons et changeons*. La personnalité future que

nous serons est déjà là, mais encore cachée dans l'ombre. Le "moi-naturel", dans un certain sens, est comme une fente mobile qui se déplace sur un film, progressivement. Les potentialités futures du "moi-naturel" relèvent de son ombre présente. Nous savons plus ou moins ce que nous avons été, mais nous ignorons encore ce que nous serons.

p. 118

Les affects* altèrent la conscience ; ils font de nous leur chose et nous poussent à un comportement insensé ; ce n'est plus le "moi" momentanément qui est le maître de la place, mais en quelque sorte "un autre être", une entité différente du "moi-naturel", ce qui explique que certaines personnes manifestent durant un affect* un caractère radicalement opposé à celui qu'on leur connaît ordinairement.

* État affectif élémentaire hors du "moi" de surface, de base, traduisant un ressenti, une pulsion/émotion primaire, ou le mental identifiant entre en jeu dans sa saisie égotique.(note du transcripteur)

p. 122

Les affects perturbent de la sorte le jeu des contributions subjectives des fonctions ; je n'arrive plus à me concentrer, je dis des sottises ou le contraire de ce que je voudrais dire, je félicite au lieu de présenter des condoléances, j'amoncelle les bévues mondaines, pour le seul motif que je suis en désaccord profond avec moi-même.

p. 137

... à accepter "son péché", on peut vivre avec lui, alors que son refus entraîne d'incalculables conséquences.

Au cours d'une pareille expérience, on peut ainsi rencontrer des éléments d'importance vitale qui sont excessivement dangereux. La fréquence selon laquelle on découvre, sous une surface innocente, des choses en ignition est étonnante. Mon expérience m'a enseigné une grande prudence, car il est plus d'êtres qu'on ne le croit qui portent en eux une psychose latente. De nombreuses psychoses sommeillent déjà dans l'inconscient ; elles déterminent chez leurs porteurs, à la surface, une apparence exagérément normale. Vous le constaterez, par exemple, à ce qu'un tel sujet est un végétarien convaincu, ou un abstinent intransigeant, ou à ce qu'il appartient avec excès de zèle à une association de bienfaisance, ou encore à ce qu'il se complaît à des actions particulièrement raisonnables, comme pour prouver que tout ce qu'il fait relève de l'absolue raison. C'est aussi le motif pour lequel tant d'individus porteurs de psychoses latentes deviennent aliénistes, comme pour prouver qu'ils sont bien moins fous que les malades qu'ils traitent ! Ils en éprouvent une grande satisfaction qui les tranquillise...

p. 159

Ce n'est donc pas seulement une hypothèse, confirmée par quelques exceptions, que

de parler des liaisons énormes qui existent entre les membres d'une même famille ; c'est un fait de portée et de valeur très générales. Ces liaisons ne sont pas nécessairement de nature émotionnelle. Nous avons étudié une famille dont un des membres était "un malade mental" souffrant d'idées de persécution. Nous avons établi le type familial et aussi quels étaient les membres de la famille qui représentaient ce type avec le plus de netteté. Cela nous a montré que c'est le malade mental qui est toujours — d'autres études sont venues le confirmer — le membre de la famille qui incarne le mieux le type familial et que "sa folie" de persécution est dirigée principalement contre les membres de sa famille qui représentent avec lui ce même type le plus clairement ! Ces "malades", où qu'ils soient, *traînent*, pour ainsi dire, *toujours leur famille avec eux* ! ; et c'est parce qu'ils portent leur famille en eux qu'ils éprouvent à son adresse de telles résistances ! Il s'agit dans ces cas, la plupart du temps, moins de liaisons affectives que d'adaptations, d'emprises, d'habitudes, résultant de mécanismes intimes* qui sont comme des ornières tracées une fois pour toutes et dont le sujet ne parvient plus à sortir. On réagit, on comprend perpétuellement de la même façon ; on crée inmanquablement autour de soi la même atmosphère que celle qui a déjà régné dans la maison familiale. Vous le voyez, ces conclusions de la psychologie ne sont pas de pures fantaisies ; ce sont des faits d'importance !

* "notre stratégie de survie" ; voir p. 171 et suivantes, « Une boussole dans le brouillard », Gilles Farcet - Éditions du Relié © 2019

<https://versautrechose.fr/blog3/wp-content/uploads/2022/05/citations.pdf>

p. 165

...car c'est un fait que les personnes cultivées utilisent le langage en virtuoses plus pour dissimuler que pour exprimer leurs pensées !

p. 166

Il est de nombreuses figures verbales, passées à l'état de proverbe, qui font ainsi allusion à des activités émotionnelles dont on préfère ne pas parler directement. L'argot, le jargon, le langage de tous les jours ont à ce point de vue une imagination intarissable et ils forgent sans cesse d'innombrables périphrases qui constituent des allusions plus ou moins directes à des complexes. Un complexe*, en effet, en raison de son potentiel affectif, est comme une bouillie brûlante à laquelle on ne peut porter les lèvres ; on se contente en paroles de le contourner, l'isolant tant bien que mal, et d'y faire allusion. C'est également ce qui se produit dans le langage religieux, en particulier dès qu'il s'agit d'objets ésotériques ; on leur choisit des désignations indirectes. Par exemple, il était d'usage durant le premier et le deuxième siècle après Jésus-Christ de ne pas appeler le Christ directement par son nom ; on disait simplement : "*ichthus*" (le Poisson). Les autres secrets de la religion aussi, qui devinrent plus tard les sacrements, n'étaient alors désignés que de façon allégorique comme des mystères, de sorte que le profane ne pouvait pas, c'est-à-dire ne devait

pas les comprendre. Ils constituaient encore à cette époque des contenus religieux très “brûlants”, en particulier du fait qu’ils étaient des plus dangereux. On trouve ainsi tous les surnoms possibles et imaginables pour les choses que l’on dissimule volontiers. Les désignations indirectes et allusives, faites seulement d’associations médiates, ne sont donc pas, à proprement parler, des symboles. Il faut replacer, pour bien la comprendre, l’expérience d’associations dans cette phénoménologie générale de l’esprit humain, car les rapports médiats avec les complexes montrent la curieuse activité de ceux-ci.

* Un complexe, en psychologie, est un terme qui décrit un sentiment d’infériorité ou une carence dans l’estime de soi face à une caractéristique particulière de nous même dans la perception égotique et narcissique.

p. 171

Quiconque se trouve sous l’emprise d’un complexe prédominant assimile, comprend et conçoit les données nouvelles qui surgissent dans sa vie dans le sens de ce complexe, auquel elles sont assujetties ; en bref, le sujet vit momentanément en fonction de son complexe, comme s’il vivait un immuable préjugé originel !

Les complexes, nos expériences le montrent clairement, jouissent d’une autonomie marquée, c’est-à-dire qu’ils sont des entités psychiques qui vont et viennent selon leur bon plaisir ; leur apparition et leur disparition échappent à notre volonté. Ils sont semblables à des êtres indépendants qui mèneraient à l’intérieur de notre psyché une sorte de vie parasitaire. Le complexe fait irruption dans l’ordonnance du “moi-naturel” et y demeure au gré de sa convenance ; nous éprouvons les plus grandes difficultés à nous en débarrasser. En outre un complexe, dès qu’il se manifeste de sensible façon, altère notre conscience, comme nous venons de le dire : il nous oblige à assimiler, à comprendre, je veux dire à commettre des malentendus, en fonction de sa tonalité propre ; il trouble notre mémoire : les réponses influencées par des complexes ne laissent pas de souvenirs fidèles ou sont oubliées ; tant et si bien que la valeur de notre témoignage se trouve compromise par l’action des complexes, qui nous poussent même à mentir à notre insu, à nous contredire ; car nous ne sommes plus tout à fait nous-mêmes lorsqu’un complexe règne en nous. L’expérience d’associations prouve éloquentement tout cela. Le complexe constitue, pour ainsi dire, une entité psychique séparée.

p. 172

Il est, par exemple, des personnes qui doivent faire un effort presque surhumain pour parvenir à se rendre compte qu’un autre être n’est ni mauvais, ni vulgaire — attributs qu’elles lui prêtent gratuitement, en fonction de leurs mauvais côtés personnels projetés — mais qu’il vit selon une psychologie différente de la leur propre. Ou encore ; il est toujours des gens pour croire que ce qu’ils jugent bon vaut pour le monde entier ! Ce sont là des traits primitifs, que nous sommes bien loin d’avoir surmontés ! Ainsi, les complexes que nous portons en nous nous font vivre dans un

monde de projections qui, échappant couramment à nos sens, invalident grandement la valeur d'objectivité des témoignages que nous livrent ceux-ci.

p. 175-76

Je m'imagine posséder une volonté libre, faire ce que je veux et aller où bon me semble. Tout cela me paraît relever de mon bon droit. Qu'est ce complexe du moi ? C'est un amoncellement de contenus imbriqués les uns dans les autres, doués chacun d'un potentiel énergétique, et centrés de façon émotionnelle autour du précieux "moi-naturel"². Car le "moi-naturel" a un effet puissamment attractif sur toutes sortes de représentations. Il peut même à lui seul occuper toute la conscience. On accède ainsi à une conscience de soi exclusive, mesquine et pénible, qui s'épuise dans la préoccupation et la perception de son comportement extérieur on est possédé par son propre "moi".

p. 176

Mon hypothèse initiale est que, s'il est vrai que la psyché forme un système relativement clos, elle possède un potentiel énergétique qui demeure à peu près égal à lui-même à travers toutes les manifestations de la vie ; c'est-à-dire que, si l'énergie suspend une de ses extériorisations, elle reparaitra en une autre. Supposons le cas de quelqu'un qui s'intéresse avec passion à un domaine quelconque et chez lequel, un beau jour, s'est évaporé tout l'intérêt qu'il y portait, faisant place à une froide et raisonnable indifférence. Or, l'énergie dans un système fermé ne saurait disparaître d'un lieu sans se retrouver en un autre et il nous faut nous demander où est passée la libido, sur quelle nouvelle sphère de la personne elle a jeté son dévolu, ou en faveur de quelle nécessité supérieure elle a été changée d'affectation.

p. 178

La conscience se comporte là comme un Homme qui, entendant un bruit suspect à la cave, se précipite au grenier pour y constater qu'il n'y a pas trace de voleur et que, par conséquent, le bruit était pure imagination. En réalité cet Homme "prudent" n'a pas osé s'aventurer à la cave.

* apotropaios : qui détourne les maux tutélaires. (NdT)

p. 191

le "numineux", pour employer la remarquable expression d'Otto*. La liberté du "moi-naturel" cesse aux approches de la sphère des complexes, puissances psychiques dont la nature dernière est encore inconnue. Chaque fois que la recherche parvient à pénétrer plus avant dans le *tremendum* psychique** des réactions se déclenchent depuis toujours dans le public, analogues à celles des patients invités, pour des motifs "thérapeutiques", à s'attaquer à l'intouchabilité de leurs complexes. Cet exposé de la théorie des complexes peut évoquer pour l'auditeur non averti la description d'une "démonologie primitive" et d'une psychologie du "tabou". Cette

singularité tient à ce que l'existence de complexes, c'est-à-dire de fragments psychiques scindés, est un reliquat notable de l'état d'esprit primitif. Ce dernier est d'une dissociabilité élevée [...]

Nous utilisons — soulignons-le — l'idée de « primitif » au sens “d'originel”, sans faire allusion au moindre jugement de valeur.

* Voir R. Otto, *Le Sacré*, Payot, Paris, 1949. Le terme “numineux” exprime la majesté et la puissance invincible, c'est à-dire ce qui dans l'Homme manifeste une présence que les anciens disaient “divine”. (NdT)

** *Tremendum* signifie mot à mot ; ce qui doit être craint, ce qui est craint, ce qui provoque le tremblement et l'effroi. Le *tremendum* psychique est donc ce secteur de la psyché où tout semble terrifiant, parce qu'inconnu et animé « de présences divines ». (NdT)

p. 196

À l'opposé de la pensée logique, caractéristique des processus mentaux conscients, la liaison des représentations dans le rêve est hautement fantaisiste ; la démarche associative du songe crée des relations et des rapprochements qui, en règle générale, sont totalement étrangers au sens du réel.

C'est ce qui fait dire communément du rêve qu'il est absurde. Avant de porter un tel jugement, considérons que le rêve, ses tenants et ses aboutissants, forme pour nous une entité impénétrable ; un pareil jugement de notre part n'est donc que la projection, sur l'objet, de notre incompréhension. En dépit de quoi, le rêve peut bien détenir sa signification propre.

p. 202

Comme l'on sait, l'individu est conditionné autant par ses liens collectifs que par son individualité propre. Si l'attitude consciente est à peu près suffisante, le rêve aura une signification purement compensatrice. C'est ce cas qui constitue, sans doute, la règle pour l'Homme “normal”, menant dans des circonstances “normales” une vie intérieure “normale”. Pour ces raisons, la théorie compensatrice me paraît fournir une formule exacte en général, et en accord avec les faits ; elle confère au rêve une fonction compensatrice d'une grande importance pour l'autorégulation de l'organisme psychique.

p. 221

« L'Homme à la découverte de son âme », Carl Gustav Jung - Éditions Albin Michel
© 1987